



DE L'AUTRE CÔTÉ
DU MYTHE

ARIADNÈ



Direction des publications : Stéphanie Baronchelli
Suivi éditorial et maquette : Caroline Merceron
Relecture éditoriale : Alice Darondeau
Correction : Maud Placines Charier
Direction artistique : Tiphaine Rautureau

WWW.GULFSTREAM.FR

Couverture : Noémie Chevalier
© Gulf stream éditeur, Nantes, 2020
ISBN : 978-2-35488-814-5

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse



FLORA BOUKRI

DE L'AUTRE CÔTÉ
DU MYTHE

ARIÁDNÊ



Gulf stream éditeur

À Iban et à Milo.

PROLOGUE

Tout a commencé par une chaude nuit de la fin du mois d'hécatombéon. L'air était lourd et partout dans Athènes résonnaient des cris de joie, des chants, des rires...*

Des groupes de jeunes hommes allaient de tavernes en tavernes, réclamaient à boire aux serveuses à grand renfort de blagues et de sifflements. Celles-ci s'exécutaient, heureuses de côtoyer ces athlètes, de pouvoir les admirer de près, de montrer leur savoir-faire et leur dextérité en servant prestement le vin dans leurs coupes sans en renverser une goutte.

Elles roulaient des hanches, battaient des cils pour attirer leur attention. Ils étaient beaux, venaient des riches familles de l'Attique et de l'Eubée*. Il n'y aurait pas meilleur parti dans les environs d'ici quatre ans, date des prochaines Grandes Panathénées*. Tous ces garçons venaient de participer aux jeux Panathénaïques, où ils s'étaient affrontés aux épreuves traditionnelles de lutte, boxe, pancrace et à la course de chars...*

* Les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire en fin d'ouvrage.

ARIADNÉ

Et il se murmurait dans les rues enfiévrées d'Athènes quelque chose de particulièrement inhabituel... Oui, de très inhabituel. Il se disait qu'un seul et même jeune homme avait remporté toutes les épreuves.

Qu'un athlète remporte plusieurs épreuves, c'était déjà arrivé, mais ce qui semblait particulièrement invraisemblable aux yeux du peuple, c'était que ce dernier n'était pas citoyen d'Athènes. Or, tout le monde le savait, les Athéniens recevaient la meilleure éducation, la plus moderne. Les pédagogues de la cité s'employaient à les instruire, aussi bien en arts qu'en sports, en politique ou encore en stratégie militaire. Ils étaient restés logiquement invaincus depuis des décennies et l'Attique exultante n'arrivait pas à tolérer l'idée d'un vainqueur étranger.

Le jeune homme était originaire de Cnossos. Il s'était présenté comme Andró, fils de Mínôs, roi de Crète.

Ce roi parjure, méprisé par toutes les cités grecques, ce roi stupide qui avait provoqué le courroux d'un dieu !

Mínôs de Crète qui, quelques années auparavant, avait prié Poseidôn de lui envoyer un animal qu'il avait juré de lui sacrifier aussitôt en retour afin de prouver à tout son peuple qu'il jouissait de l'estime des dieux modernes. Poseidôn lui avait ainsi fait parvenir un superbe taureau blanc. Une bête impressionnante, dont la stature et la puissance n'avaient rien de naturel et de laquelle se dégageait une telle sauvagerie qu'elle ne pouvait être que d'essence divine. Mínôs, émerveillé par la bête et certainement mû par la cupidité, avait soustrait le taureau et l'avait fait remplacer le jour du sacrifice par un bœuf de la même couleur. Poseidôn, furieux, avait puni cruellement Mínôs, mais nul ne savait vraiment comment.



PROLOGUE

La honte du roi était telle que personne, hormis son propre peuple, n'avait plus entendu parler de lui.

Et voilà que son fils adolescent revenait aujourd'hui en pleine lumière à l'occasion de la fête la plus importante de l'Attique et osait humilier de la pire des façons toutes les nobles familles locales. Ce fils de fou se pavanait à l'heure qu'il était dans les rues de la cité, avec ses compagnons de voyage. Lui aussi attirait l'attention des Athéniennes : il riait de ses exploits, se vantait de sa force et de sa volonté. On avait même entendu dire qu'il se permettait de railler les Athéniens qu'il avait affrontés un peu plus tôt dans la journée lorsqu'il les croisait.

Tout ceci, Alcée ne le supportait pas. Il ruminait difficilement sa défaite de ce matin.

Assis dans la taverne bruyante et moite où venaient d'entrer Andro et ses amis, il ne pouvait quitter des yeux le Crétois. S'il avait pu le tuer du regard, l'autre serait déjà mort. Alcée avait perdu d'une brasse à la course de chars. Il ne s'expliquait toujours pas de quelle manière cela avait pu arriver. Fils du puissant Aetion, il avait été entraîné depuis sa plus tendre enfance à mener le quadriges* de son père. Très vite imbattable, Alcée adorait les courses et ne perdait jamais une occasion de montrer à tous les autres qu'il était le meilleur.*

Son père avait parlé de lui à Aigeüs, roi d'Athènes, le désignant par avance comme le grand vainqueur de la course de ces jeux. Et quand Aigeüs lui-même l'avait distingué en le saluant publiquement, Alcée s'était montré à la limite de la suffisance, peu étonné de l'enthousiasme qu'il était en train de soulever chez ses compatriotes. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il savait depuis

ARIADNÉ

les derniers jeux où, trop jeune encore pour participer, il avait vu un jeune aurige de Mégare* remporter la course poussivement, qu'il serait le prochain triomphateur. Dès lors, il n'avait plus eu qu'une seule obsession : son char. Il avait passé tout son temps à s'entraîner, était allé très vite, avait frôlé l'accident bien des fois, mais avait appris à fermer les trajectoires dans les virages et à gêner l'adversaire dans les lignes droites. Il avait poussé plusieurs chevaux jusqu'à l'épuisement, les avait frappés, furieux, pour qu'ils se relèvent quand ils tombaient, les avait parfois achevés lui-même d'un coup de lame rageur lorsqu'ils tardaient trop.*

Bref, il était allé très loin pour être le meilleur.

Et voilà que ce fils d'impie avait réussi à le battre. C'était comme s'il avait anticipé chacune de ses actions, comme s'il était mû par quelque chose de plus fort que la volonté d'Alcée... Comme si les dieux grecs s'étaient inclinés devant plus ancien et plus puissant...

— Eh Alcée, l'interpella son ami Eropê. Tu n'es pas avec nous là ! Tu n'as rien dit depuis au moins une bonne heure.

Alcée se retourna, brûlant de rage, vers son ami.

— Comment faites-vous, vous tous, pour continuer à rire et à boire comme si ce fils de chien n'était pas là, sous nos yeux ?

— Arrête, l'interrompit un autre de ses compagnons assis à sa droite. Il a gagné sans tricher. Moi non plus, ça ne me plaît pas. Mais c'est comme ça.

— C'est toi qui dis ça, Alkétas ? siffla Alcée. Tu as vu comment il regarde ta sœur depuis un moment ?

Le dénommé Alkétas tourna vivement la tête en direction d'Andró. En effet, celui-ci regardait crânement

PROLOGUE

une jolie fille qui le dévorait des yeux en retour. Assise un peu à l'écart des hommes, sa sœur faisait partie des rares jeunes filles de bonne famille qui s'étaient aventurées à suivre les athlètes ce soir.

Alkétas se leva soudain, faisant tomber sa chaise sur le sol de la taverne avec un fracas de mauvais augure. Suivi immédiatement par ses amis, Alcée et Eropê en tête, il se dirigea brutalement vers Andró, bousculant quelques fêtards au passage et soulevant des exclamations de mécontentement. Arrivé à hauteur du Crétois, il l'interpella d'un ton mauvais.

— Hé ! Toi, le fils de porc !

Andró se retourna immédiatement, choqué.

— C'est à moi que tu parles ?

— Est-ce que tu vois un autre fils de parjure ici ? Un traître à son dieu ? C'est ma sœur que tu regardes avec tes sales yeux d'étranger !

Le silence, dont on n'aurait pu espérer un si prompt retour ce soir, se fit dans la taverne. Épais, lourd de tension, presque sifflant, comme le blast d'une explosion violente.

Andró reprit ses esprits.

— Tu vas trop loin Athénien, je fête ma victoire. Je ne m'intéresse pas à ta sœur, et je ne te permets pas de parler de mon père comme ça. Excuse-toi !

Alcée, chauffé à blanc, voulant en découdre à tout prix, s'interposa.

— Sors ! On va voir si tu es aussi fort quand il n'y a ni arbitre, ni peuple pour te regarder.

Andró jeta un œil vers ses amis. Certains s'étaient levés en même temps que lui et serraient les poings, prêts à le seconder si besoin. Parmi eux, son frère cadet, Deukaliôn, qui avait blêmi à la mention de leur père, lui fit un signe de la tête.



ARIADNĒ

Andró carra les épaules et se retourna.

— Soit, Athénien ! Mais tu vas le regretter...

Puis, à voix haute, il ajouta à l'intention de tous les clients de la taverne :

— Vos dieux m'en sont témoins, j'ai été insulté par ce fou, il a craché sur mon nom ! Il a craché sur mon père ! Je peux le tuer, c'est mon droit. Nul ne pourra rien redire à ça !

Le groupe quitta la taverne sous le regard inquiet des plus âgés. Cependant, personne ne leur emboîta le pas.

Alcée, qui marchait en tête, guida les autres jusqu'à un champ un peu à l'écart des rues animées d'Athènes. Éclairé par la lune, l'endroit était splendide. Un reflet argenté émanait des oliviers séculaires plantés là, il rendait la scène presque irréaliste. Zeús lui-même devait regarder ce qui se jouait ce soir.

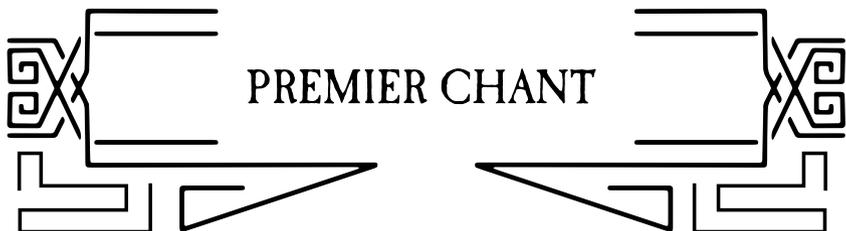
Tout se passa étonnamment vite. Alcée, parvenu au milieu du champ, se retourna brutalement et sortit une dague de son chiton¹. Il fit deux pas rapides pour revenir sur André qui le suivait. Celui-ci le regarda stupéfait. Il ne comprit pas la douleur foudroyante qu'il sentit à la gorge ni la chaleur qui se répandit sur son torse nu. Se retournant vers son frère et ses amis, il hoqueta quelque chose, sentit du sang envahir sa bouche. Sa vision se troubla, il chancela, tomba dans les bras de son frère qui s'était précipité sur lui, essaya encore de parler et sentit, choqué, le sang affluer violemment. Il eut la sensation de se noyer, ne comprit pas. Puis tout fut noir.

Deukaliôn, resté seul avec André après la fuite des autres, tomba à genoux. Le cœur cognant, le souffle emballé, il gémit longtemps, son frère encore auréolé de sa victoire dans les bras.



.

.



PREMIER CHANT

ARIÁDNĚ

.



I

(Six ans plus tard)

Je me réveille ce matin avec le souffle court. J'ai encore fait ce rêve où je suis poursuivie par un taureau furieux, un taureau blanc. Ses yeux sont comme des charbons ardents et de ses naseaux sortent des vapeurs de soufre. J'ai tellement peur, j'essaie de courir pour lui échapper mais mes pieds sont lourds et je reste clouée au sol. Le taureau fonce vers moi en poussant un mugissement atroce, je suis complètement terrorisée, alors je me recroqueville et hurle le nom de ma mère...

Avant je me réveillais en criant, mais en grandissant j'ai appris à me contrôler. Je suis malgré tout en sueur, j'inspire plusieurs fois profondément pour me calmer peu à peu et regarde autour de moi. Je partage une chambre dans le gynécée* du palais avec ma jeune sœur Phaïdra. La faible lueur de l'aube, toute frêle encore, éclaire doucement la pièce. Notre couche occupe la majeure partie de l'espace, les murs sont nus et austères, seule la double hache* crétoise orne la tête de notre lit.



ARIADNĒ

Phaídra dort encore paisiblement, tant mieux.

Dormir l'une près de l'autre est devenu notre unique réconfort. C'est le seul moment où la conscience de l'infamie de notre famille nous laisse tranquilles.

Je me lève en frissonnant, le sol est froid sous mes pieds et le contraste avec la chaleur de ma peau est désagréable. Je me dirige doucement vers le grand baquet de pierre au fond de notre chambre et m'asperge le visage, puis je m'essuie avec application. Je prends ma brosse et entreprends de démêler mon épaisse chevelure noire.

Aujourd'hui est un jour particulier pour deux raisons. J'ai dix-sept ans et, comme chaque année, le jour de ma naissance coïncide avec le premier jour des festivités de printemps.

Pendant, nous sommes loin de nous réjouir. Ces festivités ne sont plus qu'un simulacre macabre de fête. Nous savons très bien que leur point culminant, dans quatre jours, sera le sacrifice de quatorze tributs athéniens.

Chaque année depuis l'assassinat de mon frère André, mon père Mínôs exige de l'Attique la livraison de sept jeunes hommes et sept jeunes femmes issus des familles les plus fortunées. Bien que considérés comme décadents, nous autres Crétois sommes encore assez puissants pour les y obliger. Au terme de quatre jours de fête débridée, ces quatorze prisonniers sont jetés dans le labyrinthe construit sous le palais. Aucun d'entre eux n'en ressort jamais.

Une fois que j'ai fini de brosser mes cheveux, je les attache rapidement avec ma broche préférée, une jolie broche en or avec une pierre de lapis-lazuli. C'est Pasiphâé,



PREMIER CHANT – ARIÁDNĚ

ma mère, qui me l'a offerte voilà bien longtemps. Bien avant qu'elle ne devienne folle et qu'elle ne décide de s'enfermer dans ses appartements. Cette pierre vient d'un lointain royaume, m'a-t-elle dit en me donnant le bijou. Je devais avoir dans les six ans. C'est mon seul lien avec mon enfance heureuse.

L'année d'après, ma mère est tombée enceinte mais cette grossesse a plongé mon père dans le dégoût et la honte. Ma mère a accouché seule, dans le plus grand secret, sans servantes, ni prêtresse. Je l'ai entendue hurler toute la nuit. Nous savions instinctivement avec Phaídra qu'un malheur était en train d'arriver. Ses hurlements n'avaient rien de naturel, on aurait dit que quelque chose lui déchirait les entrailles.

J'entends Phaídra remuer dans le lit et je m'active, je n'aime pas repenser à tout cela. Je passe mon chiton de laine. Nous allons partir bientôt. Le premier jour de la fête de printemps est aussi celui du pèlerinage pour le mont Ida. C'est un des plus importants lieux de culte du pays. Nous allons y faire nos offrandes à la déesse-mère.

Quand je me retourne, Phaídra a ouvert les yeux, elle me regarde fixement.

— Comment fais-tu pour être aussi tranquille ? Je préférerais mourir que vivre les jours qui vont suivre.

J'esquisse un faible sourire. Ma sœur ne fait qu'énoncer à voix haute ce que je pense moi aussi. Mais elle n'a que moi, si je me laissais aller au désespoir ou à la folie comme notre mère, qui la protégerait de ce que nous vivons ?

— Nous n'avons pas le choix Phaídra, habille-toi et rejoins-moi à la cuisine. Les chants de la grande prêtresse te procureront peut-être un peu de réconfort.



ARIÁDNĚ

Phaídra hoche la tête. Depuis quelques années, nous mettons beaucoup plus de ferveur à nos offrandes et à nos prières d'expiation. C'est tout ce qu'il nous reste.

Je quitte rapidement la chambre et parcours en silence les couloirs tortueux qui me mènent à la cuisine. Depuis que ma mère s'est enfermée dans ses appartements et que mon père a décidé de ne plus quitter l'aile ouest, nous nous y retrouvons, Phaídra, Deukalíôn et moi, pour y prendre nos repas de manière informelle. Nous retrouver seuls autour de la grande table commune de la salle à manger nous rappelait douloureusement ceux qui manquaient à notre famille.

Quand je pénètre dans la pièce, mon frère nous attend déjà, assis à une table en pierre avec, devant lui, du pain, des olives, du fromage de chèvre et du miel. Notre petit déjeuner habituel.

— Phaídra n'est pas avec toi ? s'étonne-t-il.

— Elle arrive, je la précède de peu.

— Il faut se dépêcher Ariádnê, s'agace mon frère. Nous allons chevaucher toute la matinée pour aller au mont Ida et tout l'après-midi pour en revenir. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Je balaie l'air d'un geste de la main.

— Je le sais, Deukalíôn. Elle le sait aussi. Laisse-lui juste le temps d'arriver, veux-tu ? Elle ne va pas tarder.

Mon frère a vingt ans. Lui aussi était très insouciant avant. Mais ces dix dernières années, et plus encore la mort de notre frère aîné, l'ont terriblement endurci. Il ne sourit plus, et j'ai parfois l'impression qu'une ombre

PREMIER CHANT – ARIÁDNĚ

inquiétante obscurcit son regard. Tout en subissant comme nous la situation, il semble de temps en temps adopter la cruauté de notre père. C'est d'ailleurs le seul d'entre nous trois qui a des contacts réguliers avec lui. Mínôs vit essentiellement dans l'aile ouest du palais. Il paraît qu'il mange et dort à même le sol de la salle du trône. Au vu et au su de tous, là où il donne audience et reçoit ses conseillers. Un comble dans un palais qui compte au bas mot un millier de chambres.

L'arrivée de Phaídra, enfin prête, me tire de mes réflexions. Elle est tellement jolie, aussi blonde que je suis brune. Elle a gardé un peu de sa coquetterie, elle, ses cheveux sont retenus à la mode grecque par un joli ruban blanc et ses yeux bleus produisent une vive impression à ceux qui la rencontrent pour la première fois. Elle adresse un signe de tête à Deukalíôn qui lui répond d'un geste de la main. Nous mangeons rapidement et en silence.

Deux vieilles esclaves lyciennes font leur entrée dans la cuisine. Elles ne font pas attention à nous, elles sont habituées. Elles vont préparer le pain et saler les fromages comme chaque matin. Je les salue respectueusement et leur demande un panier de provisions pour le trajet en plus de nos offrandes : du vin, quelques fruits et de la viande qu'elles ont préparés la veille.

Quelques instants plus tard, nous sommes fin prêts et nous nous retrouvons dans la cour où Deukalíôn a fait préparer nos montures pour la journée. Il est encore très tôt mais le jour sera beau, je le sens dans le fond de l'air. Je pourrais presque, en fermant les yeux et en offrant mon visage au soleil, penser que tout cela n'est qu'un mauvais



ARIADNÉ

rêve, que rien ne nous est arrivé. Mais le silence me rappelle vite à la réalité.

Nous n'avons plus de chants d'oiseaux, plus de cris d'animaux, plus de grésillements d'insectes autour du palais depuis que le sang des Athéniens coule à flots dans notre sous-sol... Nous n'avons plus que cette odeur et ces cris qui percent le silence de temps en temps.

De longs cris inarticulés.

Deukaliôn harangue sa monture et nous nous mettons en route à sa suite, Phaïdra et moi.

Il nous faut une bonne demi-journée pour rallier le mont Ida, le voyage est long mais au fur et à mesure que nous quittons Cnossos, nos cœurs s'allègent un peu. Je le vois dans les épaules de mon frère qui se détendent et dans les traits de ma petite sœur qui se décrispent. Le soleil est bien haut à présent et nous approchons de notre destination.

Ces escapades, même si elles sont très rares, me sont devenues nécessaires. Ici, j'ai l'impression de renouer avec notre culture. La nature est partout présente et la chaleur se fait sentir, fort. Le paysage est sec. Le mont Ida s'étend devant nous, massif et calcaire. Ses flancs sont rêches et je sais que bientôt nous apercevrons l'entrée broussailleuse et gigantesque de la grotte de notre déesse-mère.

Les paysans que nous croisons nous saluent discrètement, ils nous reconnaissent au marquage de nos chevaux. Il n'y a que les familles nobles qui montent à cheval en Crète et parmi elles, seul Mínôs fait marquer ses chevaux de cornes de taureau. Au fur et à mesure que nous approchons, l'endroit se fait plus peuplé.

Des pèlerins, hommes et femmes de tous âges,

PREMIER CHANT – ARIÁDNĚ

attendent leur tour, les bras chargés d'offrandes. Pour la plupart, ils apportent des fruits et de la viande crue. Quelques-uns, parmi les plus aisés, ont apporté du vin. Des jeunes femmes discutent entre elles avec des jarres de lait dans les bras. Tous nous laissent passer, solennels.

Deukaliôn descend prestement de sa monture qu'il attache à un olivier, Phaídra et moi faisons de même. Ma sœur se tourne vers moi, elle me sourit légèrement. Je lui rends son sourire. Il faut qu'elle reste forte.

— Je t'admire AriádnĚ, tu es mon roc.

— Non, Phaídra, je ne suis là que pour un temps, parce que tu es plus jeune que moi, jusqu'à ce que tu deviennes ton propre roc. Prends tes offrandes, allons voir la grande prêtresse. Tout meurt et tout recommence.

— Tu as raison, me dit-elle gravement, tout meurt et tout recommence.

Nous rejoignons Deukaliôn qui parle déjà avec la grande prêtresse. Elle nous sourit quand nous arrivons à leur hauteur. C'est une petite femme tannée par le soleil, sa longue robe de cuir se confondrait presque avec sa peau. Dans ses cheveux gris sont tressées toutes sortes de choses, des morceaux de fourrure, des herbes, des petits coquillages. De vieux tatouages ornent ses joues. Difficile de dire ce qu'ils représentent, j'ai toujours pensé qu'il s'agissait de cornes, mais peut-être que je me trompe. Ses petits yeux vifs, telles deux billes d'obsidienne, nous fixent longuement.

— Entrez, nous dit-elle de sa voix éraillée. Nous allons commencer.

Nous la remercions et prenons place dans la grande cavité. Les pèlerins s'entassent à notre suite en laissant

ARIADNÉ

une bonne brasse entre eux et nous. Nous restons tous debout comme il est de coutume.

L'intérieur de la grotte est plutôt sombre, même en pleine journée ; la grande prêtresse entretient un énorme brasier au centre de la salle qui enfume l'air ambiant. Autour de ce brasier, des musiciens préparent leurs instruments : deux gros tambours en peaux tendues, et une cithare. Les ombres projetées par le feu semblent prendre vie sur les parois de calcaire. Tout au fond de la grotte se tient un autel de pierre. C'est plutôt une énorme roche plate d'ailleurs, posée à même le sol et supportant une accumulation hétéroclite d'offrandes, de coupelles... L'odeur est lourde. La grande prêtresse se dirige vers un bord de l'autel où sont entreposés à son intention visiblement des pilons et des coupes. Elle marmonne quelque chose tout en broyant ce qui semble être des racines de plantes avec un vieux pilon.

Avec deux doigts, elle prélève un peu de sa pâte et la porte à la bouche. Elle mastique longtemps puis saisit une de ses coupes et boit son contenu.

C'est alors qu'un vieux musicien, assis près du feu, commence une lente mélodie en s'accompagnant de coups sourds portés à son tambour. La grande prêtresse ferme les yeux et bascule la tête en arrière, elle se balance doucement. Nous portons le poing à notre front selon la position rituelle et nous nous laissons peu à peu gagner nous aussi par la mélodie entêtante.

Il est question de la force de la nature et du cycle de la vie. Nous, Crétois, pensons que la déesse-mère vit, meurt et renaît à l'infini. Elle incarne le renouveau de la nature à chaque printemps. Le grand équilibre entre la vie et

PREMIER CHANT – ARIÁDNĚ

la mort. Nous pensons que chaque chose a une place et que chaque place est primordiale. Ces croyances nous viennent du fond des âges. Chaque Crétois est tout entier dévoué à la déesse.

C'est un point de discorde avec nos voisins grecs. Eux vénèrent les descendants de notre déesse, qu'ils nomment Rhéa. Parmi ses descendants, ils reconnaissent Zeús comme maître de tous les autres.

Le peuple grec gagnait en puissance militaire quand mon père a voulu, voilà plusieurs années, faire un pas vers eux pour nouer les bases d'une alliance politique et religieuse. Il a ainsi fait appel à la bienveillance de Poseidôn, un des frères de Zeús, afin qu'il place la Crète sous sa protection divine. Nous aurions de cette manière montré aux Grecs que nous étions un royaume ami, béni des mêmes dieux.

Hélas, les premiers enfants de la déesse-mère sont connus pour leur tempérament violent et leur humeur instable. Nul ne sut pourquoi mais Poseidôn dupa mon père.

En faisant semblant d'accepter son marché, il lui offrit un magnifique taureau que notre peuple devait sacrifier à sa gloire en retour. Mais il le savait, ce dieu retors, le taureau est sacré chez nous, c'est notre symbole le plus précieux. Mon père, en prenant le risque de passer pour fou, n'a eu d'autre choix que de lui substituer un bœuf lors du sacrifice. Rien n'aurait pu justifier la mise à mort d'une partie de nos croyances.

Poseidôn l'avait prémédité, l'occasion était trop belle, soit nous nous renions nous-mêmes en lui sacrifiant ce que nous avons de plus intime, soit nous refusions et lui offrions l'occasion de nous châtier durement. En somme,

ARIÁDNĚ

notre alternative se résumait à disparaître en tant que civilisation ou à devenir un peuple honni.

Seule notre puissance militaire et le crime de sang commis sur mon frère Andró qui maintient les Grecs en dette morale envers nous, nous permettent encore de nous tenir debout comme peuple. Mais à quel prix ? Le sang n'en finit plus de couler.

La grande prêtresse tourne maintenant sur elle-même de plus en plus vite, les musiciens qui l'accompagnent dans son rythme fou semblent possédés, leurs yeux sont vitreux et ils suent à grosses gouttes. Elle ne retient plus aucun de ses mouvements. Prise d'une transe puissante, ses yeux se révulsent et elle chute lourdement.

Moi-même je ne me sens plus totalement maîtresse de mon corps, je danse sans l'avoir vraiment décidé. Je serre fort la main de ma sœur dont les mouvements semblent calés sur les miens. Phaídra sourit de façon extatique et c'est étrange car malgré son sourire, elle garde l'air triste.

Seul Deukaliôn semble inaccessible, ses yeux sont fermés, son corps est immobile, et de ses paupières closes s'échappent quelques larmes. Je sais qu'il était avec Andró lors de ce fatal voyage à Athènes. Je sais aussi que contrairement à moi, le sacrifice des tributs grecs ne le révulse pas, il est par moments assoiffé de vengeance. Mais je ne sais pas tout. Je n'ai pas tenu, moi, le corps blessé de notre frère aîné. Je ne l'ai pas entendu rendre son dernier souffle. Je n'ai pas non plus ramené sa dépouille en bateau à nos parents restés en Crète, où ma mère, déjà recluse dans ses appartements, n'a pas assisté à la cérémonie funéraire.



PREMIER CHANT – ARIÁDNĚ

La grande prêtresse pousse soudain un hurlement profond et se saisit d'une dague sacrificielle, elle s'entaille largement le bras et verse son sang en libation à la déesse-mère.

Aussitôt mes pensées s'apaisent. Je reviens à l'instant présent. Les pèlerins sortent peu à peu de leur transe.

Nous regroupons en silence nos offrandes et la procession jusqu'à l'autel recommence. Quand arrive notre tour, Deukaliôn verse du vin, Phaídra dépose des fruits frais avec déférence et j'offre à la déesse-mère un morceau de viande crue. Alors que je m'apprête à rejoindre mes frère et sœur, la grande prêtresse me retient par le bras d'une main sèche et noueuse.

— Ce que nous disons peut être entendu AriádnĚ, ce que nous faisons peut être vu. Notre extinction n'est pas justice, le destin de notre peuple est entre tes mains.

Son regard, encore halluciné, me vrille. Je me mets à trembler. Pourquoi me dit-elle cela à moi ? Il y a un roi, une reine, des conseillers, un prince avant moi.

— Non, souffle-t-elle, ils ne sont plus rien.

Je me dégage, peut-être un peu trop brutalement, lui tourne le dos et cours vers ma monture. Deukaliôn et Phaídra m'attendent un peu plus loin sur le chemin.

Notre retour sera long jusqu'à Cnossos, et ce qui nous attend ce soir avec l'arrivée des tributs et le début des festivités sera beaucoup plus dur encore. Malgré tout, je ne peux m'empêcher de ruminer ce qu'il vient de se passer. Je n'avais jamais vu la grande prêtresse dans cet état. Comment interpréter ses propos ? Peut-être n'aurais-je pas dû fuir aussi précipitamment...